

à dire d'une peau de cet animal, ouverte seulement par le col, en sorte qu'on diroit que le Castor est tout entier : Voila, me dit-il, mon Perc, pour adoucir les fatigues de ton chemin ; ne as ne te gaurions exprimer la ioye que nous ouons de ta venue ; une chose nous attriste, tu vien en une mauvaise saison, nous n'auons pas de rets pour pescher de poisson, et les eaux sont trop grandes pour prendre le Castor. Il ne faut point parler en ce pays-la, ny de pain, ny de vin, ny de lit, ny de maison.

LE LAC SAINT-JEAN EN 1652.

 E lac que les Sauvages appellent *Piagou-yami*, et que nous avons nommé le Lac de Saint Jean, fait le pays de la nation du Porc-Epic. Il est esloigné de Tadoussac de cinq ou six journées. Or s'embarque pour y monter sur le fleuve de Sagné, et quand on a vogué quelque temps sur ce fleuve, il se presente deux chemins, l'un plus court, mais tres-fascheux, l'autre plus long, mais un petit plus doux, ou pour mieux dire un peu moins rude ; car à parler sainement ces chemins ne semblent pas faits pour les hommes, tant ils sont affreux. La cause de cette difficulté, prouient de ce que le fleuve du Sagné, qui a bien 80 brasses de profondeur au res de Tanoussac, est fort inegal dans son lit, il est tout barré de rochers en quelques endroits, en d'autres il est tellement reserré, qu'il fait des courans si rapides, qu'il est insurmountable à ceux que le nauigent : si bien qu'il faut mettre pied à terre, pour le moins dix fois par le plus court chemin, et quatorze par le plus long, pour aller de Tadoussac au Lac de Saint Jean.

Et ces endroits s'appellent des portages, d'autant qu'il faut porter sur ses espauls tout le bagage, et le navire mesme, pour aller trouver quelque ancre fleuve, ou pour éviter ces brisans et ces torrens, et souvent il faut faire plusieurs lieues chargés comme des mulets, gravissons sur des montagnes, puis descendans avec milles peines et avec milles craintes dans des vallées et parmi des rochers, ou parmi des broussailles, que n'ont connues que des animaux immondes. Enfin à force de peine et de travail, on trouve ce Lac, qui paroist d'une figure ovale, et de cinquante lieues d'estendue ou environ. Il est enflé par dix rivières qui remplissent son bassin, et qui seruent de chemin à quantité de petites Nations respandus dans ces grandes forests, qui viennent trafiquer avec les Sauvages qui habitent une partie de l'année sur les rivières

de ce Lac ; lequel se descharge par quatre ou cinq canaux, qui ayans courru séparément quatre ou cinq lieues, se rejoignent ensemble pour faire une seule rivière, que nous appellons Sagné ; laquelle se vient degorger dans la grande rivière de saint Laurens aupres de Tadoussac.

Le vingt-deuxiesme de May, nous trauersasmes le Lac, par un temps le plus doux et le plus agreable du monde. J'auois pensé perir dans ce Lac deux ans auparavant. Une tempeste s'eleuant tout à coup, remplit nostre petit bateau et nous ietta à deux doigts de la mort. Nous fismes huit lieues comme des gens qui sont aux abois, combattans pour la vie, contre les flots. Si deux mariniers qui me conduisoient n'eussent eu de la force et de l'industrie, les ondes nous auroient seruy de sepulchre. Dieu qui commande aux vents comme il luy plaist, les enchaina dans ce dernier voyage. Nous voguions doucement dans un calme agreable sur des eaux, qui frappées des rayons du Soleil, nous paroisoient belles comme un crystal liquide. Et comme nous estions plusieurs canots de compagnie, ie prenois un grande plaisir dans les diuers discours de nos Sauvages. Une femme entr'autres raconta ce qui suit ; Il y a dix Lunes ou environ, que trauersant ce Lac, une tempeste nous accueillit, les vagues nous esleuoient sur des montagnes d'eau ; moy qui n'estois pas encore baptisée, ie voulus prier Dieu dans ma crainte, ayant appris des Chrestiens qu'il estoit bon, et que tout le monde lui pouuoit parler, ie prononçay ces paroles : Voila qui va mal que nous mourrions icy abysmez dans les eaux. Toy qui gouvernes le Ciel et la terre, la mer et les lacs, et les rivières, ne nous sauueras-tu pas de ce naufrage ? Un Chrestien me reprit tout sur l'heure, et me dit : Ta parole n'est pas droicte, il ne faut point dire : Voila qui va mal que nous mourrions, ne nous tireras-tu point du danger ? Ta langue s'est écartée de son chemin, il falloit dire : Mon Dieu, nous mourrons quand tu voudras, dispose de nos vies aussi bien dessus l'eau que dessus la terre, tu es le maistre : si tu prends cette pensée, qu'ils eschappent ce danger, nous l'échapperons ; si tu veux que nous mourrions icy, nous ne laisserons pas de t'aymer. Voila une petite oraison bien sainte. Au reste, cette bonne femme adjoustoit, qu'elle trembloit toujours sur les eaux deuant son baptême ; mais depuis que les eaux saintes auoient passé sur sa teste, qu'elle ne craignoit plus d'estre noyée.